



## Paul Ariès : « Les classes populaires ne sont pas des riches à qui il manquerait de l'argent »

Le politologue Paul Ariès rappelle que les classes populaires portent leurs propres valeurs et modes de vie, plus écologiques que le train de vie des plus riches, et qu'il convient de réhabiliter devant l'urgence environnementale. Entretien.

Propos recueillis par Camille Degano et Nicolas Richen

Si l'on s'en tient au bruit médiatique, on pourrait croire que les classes populaires ne rêvent que de grosse voiture, de viande rouge et de soda... Pas très écolo, tout ça !

Paul Ariès : Déjà, le terme « populaire » est devenu difficile à utiliser. La force du système dominant est d'avoir fait de nous des sans-noms. Pourtant les gens ordinaires, les classes populaires, ne sont pas des riches à qui il manquerait de l'argent. Ces gens-là rêvent, pensent et vivent autrement. Le grand publicitaire du système, Jacques Séguéla, disait : « Si à 50 ans on n'a pas de Rolex, on a manqué sa vie. » Ce sont les fantasmes des riches. J'ai 56 ans, je n'ai pas de Rolex et je n'ai pas le sentiment d'avoir loupé ma vie ! Les riches n'arrivent même pas à penser qu'on puisse avoir d'autres rêves que les leurs. Les milieux populaires ont un autre rapport au temps, à l'espace, à la consommation, au travail, à la maladie, à la mort, donc à la vie. Notre responsabilité est de rendre visible l'invisible et de prendre conscience de la richesse des milieux populaires.

Vous parlez de l'urgence de changer de mode de vie...

PA : On va dans le mur, on le sait tous. Mais si on parle simplement de cet état de fait, on va désarmer les gens. Ce qui est important, c'est de montrer qu'il est possible de vivre mieux avec moins. Notre mode de vie [occidental, Ndlr] est impossible à généraliser à 7-8 milliards d'humains. Ce qui est déjà essentiel est d'adopter une vie simple, de revenir au sens de la mesure. Je crois que beaucoup de gens y sont prêts si on ne leur tient pas un discours culpabilisateur. Rien ne m'énerve plus que l'écologie culpabilisatrice et dénonciatrice : « *Salauds de pauvres qui revendiquent plus alors qu'il y a déjà le feu à la planète.* » Les classes populaires ont tout à gagner d'un changement de société. Je suis partisan d'une réduction du temps de travail, d'un revenu pour tous (même sans emploi) mais couplé à un revenu maximal autorisé. Au-delà d'un certain montant défini dé-

mocratiquement, on prend tout pour financer ce revenu pour tous.

Les gens peuvent-ils accepter de changer de modèle de société et renoncer à un certain confort matériel ?

PA : Je n'en sais rien. Ma seule conviction, c'est qu'il faut faire ce pari de l'intelligence collective. Je crois que les gens font semblant d'approuver les décisions du système, d'adhérer à cette société et d'y trouver du plaisir. Mais en réalité, ils ont d'autres rêves. Il faut proposer aux gens quelque chose de plus fort que cette société de consommation. Il faut leur montrer que plutôt que de changer sa télé pour un écran plus grand, il y a peut-être du plaisir à travailler moins et à démocratiser l'entreprise. Il y a aussi du plaisir à réfléchir à ce qu'on produit, des produits qui vont durer longtemps et qui seront utiles au plus grand nombre. Il suffit de regarder la quantité de médicaments et de psychotropes consommés pour se rendre compte que pour tenir le coup, cette société a besoin que les gens se médicalisent de plus en plus et utilisent des produits stupéfiants. Car cette société repose sur le plus grand malheur collectif. Il faudra faire le choix d'une vie simple (qui n'a rien à voir avec l'austérité), avec d'autres priorités, comme celle du plaisir.

Pourquoi dites-vous que le système productiviste n'est pas à l'avantage des classes populaires ?

PA : Il n'est pas prévu pour ça. La force du capitalisme, c'est d'avoir largement réussi à casser les cultures populaires. Auparavant, on opposait le lapin paysan, le porc ouvrier et le veau bourgeois. Chaque milieu social avait sa propre table avec la même fierté et la même authenticité. Aujourd'hui, c'est poulet pour tout le monde, mais ce n'est pas le même. Pour une petite minorité, c'est du poulet fermier et bio. Et pour l'immense majorité, c'est de la volaille de batterie. Les puissants auraient bien aimé faire des cultures populaires des sous-produits de la culture dominante. Là aussi, je fais le pari qu'il reste des cultures po-



© NICOLAS RICHEN

« J'ai 56 ans, je n'ai pas de Rolex et je n'ai pas le sentiment d'avoir loupé ma vie ! Les riches n'arrivent même pas à penser qu'on puisse avoir d'autres rêves que les leurs. »

pulaires, qu'elles ne sont peut-être aujourd'hui qu'endormies, mais qu'il est possible de les réveiller.

Certains penseurs défendent l'idée que l'Homme est naturellement attiré par la notion d'illimité...

PA : Je ne crois absolument pas à cette vision. On le voit depuis la Préhistoire, il n'y a pas un mal qui serait en nous, ce culte de la démesure. Pour l'anthropologue Alain Testart, il y a 10 % de l'Humanité qui a foutu la merde et globalement, on en est toujours là. Le problème, c'est que notre système économique a libéré des désirs de toute-puissance, cette idée qu'on pourrait tous être des surhommes. Peut-être que pour des raisons psychologiques, il y a une petite minorité qui ne pense qu'à dominer les autres et la Terre. On en est malheureusement victimes. Mais on a autant de désirs de coopération que de désirs de concurrence. Sauf que notre société ne libère que les idées de concurrence. L'ethnologue Pierre Clastres a montré comment sur les hauts-plateaux andins, si on organise des courses à pied, les gamins arrivent tous sur la même ligne parce qu'ils ont ancré en eux l'importance du groupe.

Nous, si on organise une course à pied dans une école maternelle, il n'y a même pas besoin d'expliquer aux gamins que l'objectif est d'arriver le premier.

Comment réaliser cette transition vers la société que vous souhaitez ? La gratuité des services publics, par exemple, vous semble-t-elle utopique ?

PA : Si c'est une utopie, c'est une utopie pratique, nécessaire. On assiste aujourd'hui à l'échelle mondiale à un retour de l'idée de gratuité. J'aime bien toutes ces villes qui expérimentent de nouvelles formes de gratuité. Certaines commencent par la gratuité de l'eau vitale (4 litres d'eau gratuits par jour et par personne). Pour d'autres villes, c'est la gratuité des transports urbains, des services culturels ou de la restauration scolaire. Ce qui est important, c'est de dire que tout ne peut pas être gratuit. Il y a des choix à faire : par exemple, je pense qu'il faut rendre l'eau gratuite pour faire son ménage, mais qu'il faut renchérisser, voire parfois interdire le gaspillage comme utiliser l'eau pour remplir sa piscine privée. Ce système est la bonne solution pour rendre gratuites des choses plus justes socialement et écologiquement.



### « Pour l'écologie, réveiller les cultures populaires »

Paul Ariès est l'un des animateurs de la décroissance ancrée à gauche. Auteur de nombreux ouvrages et articles, il est également rédacteur en chef du mensuel *Les Z'indigné(e)s*. Dans son dernier livre, il prend le contrepied de la théorie dite « de la classe de loisir », selon

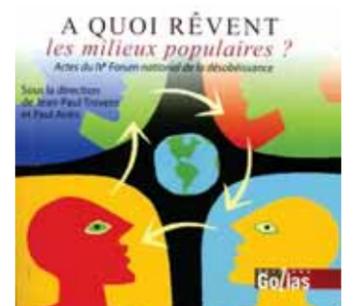
laquelle les plus pauvres chercheraient à imiter les modes de vie des plus riches queux. Étant donné que nous ne pouvons pas généraliser le mode de vie des plus riches occidentaux pour des raisons écologiques, ce désir d'imitation poserait problème. Il en découlerait un « mépris » des classes populaires de la part de certains écologistes : les pauvres ne seraient que des consommateurs en devenir, sans aucune conscience environnementale, loin du modèle du « consommateur » éco-responsable.

Paul Ariès rappelle que les classes populaires portent aussi leurs propres va-

leurs et modes de vie, différentes de celles de la classe de loisir. Ils entretiennent par exemple d'autres rapports au travail (« bien fait », à l'opposé du productivisme) ; au temps libre (bricolage, jardinage... / consommation ostentatoire) ; au groupe (sentiment d'appartenance / individualisme, distinction), à la nature (vécue / instrumentale).

Dans les faits, les milieux populaires sont d'ailleurs « plus écolos que les écolos déclarés ! » souligne Paul Ariès, chiffres à l'appui. Il convient donc de réveiller ces cultures, de les valoriser et d'en faire un modèle. Les « gens du commun » ne sont plus « un problème », mais porteurs de solutions face à l'urgence écologique.

> Paul Ariès, *Écologie et cultures populaires. Les modes de vie populaires au secours de la planète*, éd. Utopia, 2015, 240 p., 10 €



> A lire aussi : *A quoi rêvent les milieux populaires ? Actes du IV<sup>e</sup> Forum national de la désobéissance, sous la direction de Jean-Paul Trovero et Paul Ariès, éd. Golias, 2015.*

Un petit livre sympathique, qui réunit des témoignages d'expériences pratiques et des réflexions plus théoriques.